

Marie-José Del Volgo<sup>1</sup>

## La santé aux fins d'une soumission à des normes d'existence

Vous m'avez invité aujourd'hui à vos journées, et je vous en remercie chaleureusement, pour réfléchir avec vous et aborder des questions qui vous interpellent aussi bien dans votre conception des sports et de l'EPS que dans vos pratiques au quotidien, notamment la question du *retour en force de la santé dans votre champ*. De quelle nécessité sociale et culturelle résulte ce retour en force de la santé ? et n'est-ce pas finalement une forme d'idéologie totalitaire qui s'insinue ainsi dans toutes nos pratiques, pas seulement les vôtres. Au nom de quoi cette norme et cet idéal se trouvent imposés à tous alors même que pour la plupart d'entre vous, votre mission consiste toujours et encore « à *transmettre le meilleur de la culture propre aux activités sportives et artistiques* ». La question de la transmission est aussi essentielle à notre réflexion. Je ne fais ici que reprendre le questionnement de la présentation de notre débat.

Pour introduire mon propos, je voudrais revenir sur une question qu'un quotidien national m'a demandé récemment d'aborder et qui concernait « La libéralisation des jeux en ligne<sup>2</sup> ». Une question de jeu que vous pouvez entendre de différentes manières lorsqu'elle se trouve confrontée au néolibéralisme. J'ai d'abord été réticente à émettre une opinion sur un sujet qui m'était étranger. Mais je me suis laissée prendre à ce jeu, celui en somme de me mêler de ce qui ne me regardait pas, c'est au passage la définition de l'intellectuel pour Sartre « quelqu'un qui se mêle de ce qui ne le regarde pas ». Pour les philosophes en général, il importe d'ailleurs de se décaler, de décaler son point de vue pour comprendre le monde.

Alors revenons à ces jeux en ligne, pas si éloignés des activités sportives dans lesquelles le jeu est si important. Cette nouvelle étape franchie dans notre monde voué sans

---

<sup>1</sup> Marie-José Del Volgo, Maître de Conférences – Praticien hospitalier, Directeur de recherches à l'Université d'Aix-Marseille en Psychopathologie clinique et psychanalyse

<sup>2</sup> Del Volgo M.J., « La perte du plaisir de jouer et de travailler ». *L'Humanité* du 7 Juillet 2010.  
[http://www.humanite.fr/07\\_07\\_2010-la-perte-du-plaisir-de-jouer-et-de-travailler-449407](http://www.humanite.fr/07_07_2010-la-perte-du-plaisir-de-jouer-et-de-travailler-449407)

retenue à une libéralisation pour une consommation infinie de biens réels ou virtuels est présentée comme une conquête récente de notre monde moderne. C'est le très sympathique acteur et chanteur, Patrick Bruel, qui est le porte-parole de cette libéralisation du poker en ligne et qui ne peut par conséquent que nous rassurer et nous faire écarter d'un revers de main nos doutes sur ce genre de « progrès », sauf tout de même que notre sympathique acteur et chanteur se trouve partie prenante du site de poker en ligne, si bien nommé, *Winamax*, « gagner un max » évidemment d'argent et on sait bien dans ce genre d'affaires qui sont les gagnants et les perdants.

De quel message se trouve porteuse cette bonne nouvelle pour tous les français, par ailleurs inquiets pour leur santé justement, mais encore leur retraite, leur emploi, leur logement, leurs fins de mois et autres soucis vite chassés par la « libéralisation des jeux en ligne » ? Allons-nous gagner en « liberté » pour une activité humaine des plus nobles, le « jeu », de surcroît « en ligne », autrement dit sur internet, magnifique révolution technologique de notre XXI<sup>e</sup> siècle ? Outre le fait que ces jeux en ligne concernent ouvertement des jeux d'argent, dont les paris sportifs et le poker, ils participent sans doute de ce mode spécifique de gestion de l'existence humaine fait à la fois de divertissement et de dépendance que l'on nomme *tittytainment*, un divertissement capable de maintenir de bonne humeur la population frustrée de la planète<sup>3</sup>.

Voilà que notre société néolibérale nous met une fois de plus devant le fait accompli d'un détournement d'une des plus belles des activités humaines, le jeu dans lequel les valeurs renvoient symboliquement au fonctionnement du monde. Selon le psychanalyste Winnicott, la capacité de jouer revient pour l'enfant à questionner « ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue », et faut-il le rappeler le jeu de l'enfant ou de l'adulte obéit à une logique opposée à celle de la rentabilité. Le jeu qui ne tend en son essence que vers le plaisir se trouve perverti dans notre monde moderne, d'une autre manière que les jeux du cirque d'autrefois.

Alors pour en venir au sport, et toujours à propos de cette question du jeu, je reviendrai sur l'actualité footballistique qui a accompagné cette bien nommée « libéralisation des jeux en ligne ». Je n'ai pas suivi les contre-performances de nos footballeurs et je n'ai rien à en dire. J'ai par contre été heurtée par la manière dont les 23 joueurs de l'équipe de France avaient

---

<sup>3</sup> Cf Gori R., Del Volgo M.J., *Exilés de l'intime*. Paris : Denoël, 2008.

été traités. Ne serait-ce que par ce fait, simple et objectif en apparence, de nous apprendre qu'il y avait 13 noirs (*sic* !) dans l'équipe de France. Information « utile » pour ceux qui aiment les chiffres et qui aiment compter, trier, comme d'ailleurs on aime compter son argent et lorsqu'on en a vraiment beaucoup et qu'on n'arrive même plus à compter, on en paye d'autres pour le faire pour nous. Enfin nous, c'est beaucoup dire car les Picsous ne sont pas si nombreux. Il est loin le temps où enfant nous nous amusions de cet oncle Picsou, un original en quelque sorte, qui n'avait que pour seule activité dérisoire et repoussante d'amasser et de compter son argent. Aujourd'hui, nos enfants rêvent, en pensant football, à gagner de l'argent, beaucoup, la performance semble se situer de ce côté là, et pas tant dans le jeu en équipe sur un terrain avec un ballon rond, il est vrai plus docile et plus rentable que l'ovale.

Qu'avons-nous entendu au sujet des 23 joueurs de l'équipe de France ? Ils sont majoritairement noirs, ils viennent de la banlieue, c'est « une bande de voyous », des « caïds », et ils nous donneraient, paraît-il, « envie de vomir » ! Alors, s'ils ont été si mauvais dans le jeu, n'est-ce pas un peu pour toutes ces raisons ? Bien mauvaises dans tous les sens du mot. Les joueurs, ainsi montrés du doigt, nous auraient volé notre *Tittytainment*. Et nous voilà en manque de spectacle et de nourritures faciles. Qu'allions-nous faire sans nos soirées télé-foot-pizza-coca-bière ? L'audimat des retransmissions de match de foot aurait baissé à cause de ces « mauvais » joueurs. De l'argent perdu et quel ennui ! Ils ont tout gâché ! Le jeu et ceux qui l'animent, nos joueurs coachés tels des voitures de course dont le pilote ne serait qu'un accessoire, se trouvent odieusement maltraités, stigmatisés. Avons-nous tous perdu le plaisir de jouer comme d'ailleurs celui de travailler, activités pas si éloignées, car comme l'écrivait Freud toutes nos « occupations soi-disant graves », pour peu qu'elles demeurent créatives, tout comme les œuvres littéraires, ne sont-elles pas qu'« une continuation et un substitut du jeu enfantin d'autrefois » ?

Alors je me disais finalement que j'aurais pu en rester là tant notre actualité au quotidien nous apporte de quoi nourrir notre réflexion et nous inviter à cette insurrection des consciences promue par l'*Appel des appels*<sup>4</sup> initié par Roland Gori et Stefan Chedri et

---

<sup>4</sup> Gori R., Cassin B., Laval Ch., (sous la dir. de), *L'Appel des appels Pour une insurrection des consciences*. Paris : Mille et une nuits-Fayard, 2009.

quelques autres en décembre 2008. La médicalisation de l'existence que nous dénonçons dans notre ouvrage *La santé totalitaire*<sup>5</sup> s'inscrit exactement dans ce mouvement et l'a d'ailleurs précédé. Roland Gori, psychanalyste et Professeur à l'Université et moi-même, Maître de conférences en médecine, praticien hospitalier et directeur de recherche en psychopathologie clinique et psychanalyse, du coeur même de nos pratiques, nous avons été amenés à prendre conscience de la normalisation de nos pratiques, notamment par le moyen d'une évaluation comptable de ces pratiques. Entre autres exemples grotesques de cette néo-évaluation<sup>6</sup>, citons la tarification à l'activité à l'hôpital et l'évaluation de l'activité des chercheurs à l'aide de ce qu'on appelle un *impact factor* : on mesure une revue et par conséquent l'article qui y est publié, on parle de bibliométrie<sup>7</sup>, en fonction de la popularité de la revue, de son niveau de citation. Ce langage nouveau, cette novlangue, est considéré à juste titre comme une « grammaire de la soumission<sup>8</sup> ».

D'ailleurs la notion de « santé » participe de la novlangue. Par exemple le mot « hôpital » tend à être remplacé par celui d'« établissement de santé ». Dans la généalogie des travaux de Canguilhem et pour Foucault, médicaliser, c'est distinguer entre ce qui est normal et ce qui est pathologique et la médicalisation à partir de la santé - notion vulgaire qui n'est même pas un concept pour Canguilhem - est un avantage immense. La santé serait le bien le plus précieux, par conséquent dans notre société sécuritaire où pour asservir les gens la peur est le meilleur moyen, quoi de plus simple que de brandir toutes les craintes concernant l'atteinte de notre santé, la perte de notre capital-santé, et par conséquent nous dire « comment il faut nous comporter pour bien nous porter<sup>9</sup> ». Pur bon sens pourrait-on dire et compte tenu des données épidémiologiques de santé publique, il convient de ne pas fumer, ne pas boire, avoir une activité physique quotidienne si bien que le sport aurait comme horizon la bonne santé. Avec ce mode de rationalité, on normalise les pratiques et par conséquent les praticiens. Par exemple et même si vous êtes sans doute assez éloignés d'un tel débat, il est évident que les

---

<http://www.appeldesappels.org/>

<sup>5</sup> Gori R., Del Volgo M.J., *La Santé totalitaire Essai sur la médicalisation de l'existence* (2005). Paris : Flammarion-Poche, 2009.

<sup>6</sup> Gori R., *De quoi la psychanalyse est-elle le nom? Démocratie et subjectivité*. Paris : Denoël, 2010.

<sup>7</sup> Bibliométrie est un terme étrange auquel nous nous sommes habitués dans nos milieux, mais c'est tout de même de la mesure du livre dont il s'agit.

<sup>8</sup> Larnac G., *La police de la pensée*. Paris: L'Harmattan, 2003.

<sup>9</sup> Gori R., Del Volgo M.J., *op. cit.*, 2005.

thérapies cognitivo-comportementales ont actuellement plus de succès et d'attrait dans nos sociétés de la norme et de l'évaluation. Tout ce qu'on appelle pour faire simple « psychologie positive » s'inscrit bien dans notre culture de la rentabilité et de la performance, dans une recherche d'efficacité à très court terme et mesurable par exemple avec des réglettes. Et peu importe si à moyen ou long terme, ces techniques sont un échec.

L'Inserm a publié en 2004 une évaluation comparée de l'efficacité des psychothérapies, or cette efficacité était évaluée, mesurée, en référence aux classifications des troubles du comportement, nul étonnement alors que les psychothérapies référencées à la psychanalyse se sont trouvées déclassées par cette évaluation.

La pathologie dite mentale n'est pas évaluée en tant que souffrance existentielle, mais en tant que déviation à la norme si bien que par exemple ce que nous avons longtemps considéré comme timidité devient aujourd'hui « phobie sociale ». Ce faisant, ce n'est pas seulement un problème de diagnostic psychiatrique qui est en jeu, c'est un ensemble de valeurs morales, sociales, culturelles et politiques qui se trouvent promues ou stigmatisées. Mais quoi de plus compréhensible dans notre société hypermoderne où les timides ont une place de plus en plus modeste et où le culte de l'urgence et de l'argent prédomine. Faire de l'argent en très peu de temps, c'est le *speed trading*, comme il existait déjà le *speed dating*.

Du point de vue de la « santé mentale » qui remplace la « psychiatrie » en tant que champ d'action et de compétence, comme la santé tout court vient à la place de la médecine, les troubles du comportement répertoriés, classés dans le DSM<sup>10</sup>, sont passés de 100 à plus de 400 entre 1952 et 1990. Mais là où notre société a franchi un pas supplémentaire avec cette médicalisation<sup>11</sup> de l'existence, cette idéologie totalitaire de la santé, c'est que nous devenons, comme l'a déjà très bien montré Foucault, « entrepreneurs de nous-mêmes ». L'orthobiostyle est un style de vie conforme à des normes de santé, il a été dénoncé dans un ouvrage intitulé « la fin de la médecine à visage humain » par Skrabanek, collaborateur d'une des plus grandes revues de médecine le *Lancet*, autrement dit dans le langage actuel une revue à gros *Impact factor*, or cet orthobiostyle est une manière de nous amener à consentir à notre propre aliénation, à notre asservissement à des normes intériorisées.

<sup>10</sup> DSM : Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux.

<sup>11</sup> Skrabanek P., 1994, *La fin de la médecine à visage humain* (1994). Paris : O. Jacob, 1995.

Ces dispositifs de normalisation qui prennent la « forme » comme objet et moyen de contrôle social participent à la promotion de certaines valeurs sociales et culturelles et assurent la servitude sociale des individus en échange d'un droit d'accès aux jouissances individuelles et collectives. La « forme » valorisée est le moyen d'imposer sournoisement et sans violence « une norme » dont *l'impensé cognitif, moral, social et politique* est essentiel.

Avec Michel Foucault, nous pensons qu'aujourd'hui notre société se trouve toujours davantage articulée aux normes qu'aux lois. Ce qui ne veut pas dire que le pouvoir de la loi serait en train de régresser, mais plutôt qu'il s'intègre dans un pouvoir plus général, celui de la *normalisation*.

C'est pourquoi aussi notre réflexion s'est engagée jusqu'à cet *Appel des appels* dans l'intention de créer de nouvelles formes de solidarité fondées sur une capacité à penser les malheurs qui nous arrivent en favorisant notre aptitude à en faire leur généalogie. Les prophètes qui revendiquent un homme nouveau débarrassé de ses maladies grâce aux progrès technoscientifiques sont tournés vers l'avenir en faisant comme si cette cynique définition de l'OMS de 1948 : « la santé est un état de complet bien être, social, physique et mental » était un horizon possible et comme si la santé n'était qu'un problème médical, technique et scientifique alors que l'on sait pertinemment que la santé est un problème d'inégalité.

Dans son ouvrage, *L'inégalité nuit gravement à la santé*, Richard Wilkinson montre que « les indicateurs de la santé publique sont moins tributaires de l'offre médicale que des conditions socio-économiques dans lesquels les individus vivent et travaillent.<sup>12</sup> » et que « plus le degré d'inégalité socio-économique est faible, plus les indicateurs de santé sont bons.<sup>13</sup> » Par exemple les Grecs dont le revenu moyen est inférieur de moitié à celui des Américains « sont néanmoins globalement en meilleure santé.<sup>14</sup> » Ayant « étudié le cas de sociétés hors normes, aussi bien s'agissant de leur égalitarisme que de la santé de leurs populations, [Wilkinson constate que] le recoupement des résultats indique qu'elles connaissent aussi un degré de cohésion exceptionnel, comme si les écarts de revenus créaient, ou exprimaient, la

<sup>12</sup> Wilkinson R., *L'inégalité nuit gravement à la santé* (2000). Paris, Cassini, 2002, p. 11.

<sup>13</sup> Wilkinson R., 2000, *ibid.*, p. 9.

<sup>14</sup> R. Wilkinson R., 2000, *ibid.*, p. 17.

fragmentation et la division sociales.<sup>15</sup> » Notre société est de plus en plus inégalitaire avec une hiérarchisation de plus en plus verticale qui impose sa violence et son modèle. L'ambition et la réussite se manifestent par l'importance de la fortune de chacun et de ses biens de consommation. Or pour Wilkinson, « Dans un monde où la survie quotidienne des individus ne dépendrait pas de l'état de leurs comptes en banque mais de la solidité de leurs liens réciproques, l'exclusion sociale serait forcément considérée avec horreur.<sup>16</sup> » Aujourd'hui dans nos sociétés occidentales, la pauvreté s'évalue aussi et surtout en fonction de l'exclusion sociale des individus.

Or et en dépit de toutes ces réflexions, études et autres travaux cités et bien d'autres encore, on assiste aujourd'hui à la promotion d'une figure anthropologique qui serait celle d'« un homme neuroéconomique<sup>17</sup> » déterminé par son patrimoine génétique qu'il devrait librement faire fructifier sur le marché de l'environnement pour accroître ses performances instrumentales et la rentabilité de ses plaisirs. Cette conception anthropologique est éthico-compatible avec les exigences du capitalisme financier davantage qu'elle n'est justifiée par les découvertes scientifiques. Bien sûr une telle idéologie d'un « homme neuroéconomique » heurte de plein fouet la conception d'un homme tragique dont se prévaut la psychanalyse. Comme l'écrit Roland Gori dans son dernier ouvrage<sup>18</sup>, vouloir en finir avec la psychanalyse, c'est vouloir en finir avec cet homme tragique, divisé avec lui-même, tourmenté par l'angoisse et la culpabilité, un homme habité par le conflit qu'il partage avec les autres pour le meilleur et pour le pire, figure anthropologique proche de cette culture grecque qui en a porté les enjeux sociaux sur la scène politique de la démocratie. Ni technoprophètes, ni technophobes, mais à la croisée des chemins, puissent un poète, un homme politique et un philosophe, trois hommes du passé, nous guider. Les citations des deux premiers vous les trouverez dans le magnifique ouvrage, *La crise de la culture*, d'une grande philosophe, Hannah Arendt.

René Char d'abord pour qui « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament<sup>19</sup> ». Un peu plus loin, Hannah Arendt cite de Tocqueville pour qui « le passé n'éclairant plus l'avenir,

<sup>15</sup> R. Wilkinson R., 2000, *ibid.*, p. 20.

<sup>16</sup> Wilkinson R., 2000, *ibid.*, p. 43.

<sup>17</sup> Gori R., Del Volgo M.J., 2008, *op. cit.*

<sup>18</sup> Gori R., 2010, *op. cit.*

<sup>19</sup> Char R., cité par H. Arendt, *La crise de la culture* (1954). Paris : Gallimard, 1972, p. 11.

l'esprit marche dans les ténèbres<sup>20</sup> ».

Et pour conclure : John Stuart Mill qui écrit : « la sympathie *silencieuse* de la majorité peut faire plus de mal encore que le despotisme d'un seul homme<sup>21</sup> ».

---

<sup>20</sup> De Tocqueville A., cité par H. Arendt, *ibid.*, p. 16.

<sup>21</sup> Mill J.S., cité par P. Boutrez, 1990, Préface à J.S. Mill, *De la liberté*, Paris, Gallimard, 1990, p. 229.